

Petite revue de philosophie

Commentaires sur les contributions de Gilles Bibeau et de David Fielding

Claude Gagnon

Volume 7, numéro 2, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104223ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104223ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, C. (1986). Commentaires sur les contributions de Gilles Bibeau et de David Fielding. *Petite revue de philosophie*, 7(2), 47–55.
<https://doi.org/10.7202/1104223ar>

3. Commentaires sur les contributions de Gilles Bibeau et de David Fielding

Claude Gagnon

*Professeur au département de philosophie
du CEGEP Édouard-Montpetit*

Le nom d'Edward Sapir ne figure ni dans le *Dictionary of American Philosophy*¹ ni dans le 7^e volume de l'*Encyclopedia of Philosophy*². L'index de cette dernière n'intercale pas non plus, ce qui est plus grave, le nom de «Sapir» au palmarès des «Hypothèses» célèbres entre «Popper» et «Schlick». Du côté de la tradition française Sapir n'apparaît pas non plus au tome 3 du Dictionnaire *La philosophie* de Marabout et seul le tome 2 incluant un assez long article à l'item «Linguistique (Linguistics)» renvoie brièvement au premier ouvrage de Sapir³.

1. St. Elmo Nauman Jr., *Dictionary of American Philosophy*, New Jersey, Littlefield, Adams and co., 1974.

2. *The Encyclopedia of Philosophy*, London, Macmillan Publishers, 1972, 8 vols.

3. *La Philosophie*, Paris, Marabout-Université, 1972, vol. 2, p. 384. La tradition française a tout récemment pris une légère avance; Robert Nadeau me signale une entrée «Sapir» dans le *Dictionnaire des philosophes* de Denis Huisman, Paris, P.U.F., 1984.

Le linguiste-anthropologue n'a pas encore percé le miroir philosophique du siècle. Pourtant l'héritage de sa pensée devrait être répertorié dans le livre des records des plus grandes fortunes de la pensée américaine. Ne serait-ce que par la valeur exceptionnelle de son principal héritier. Mais commençons par le commencement et relevons tout d'abord, avec Christian Baudelot, auteur d'une récente introduction à Sapir, «l'immense influence exercée par son enseignement oral⁴» et vérifions-en l'ampleur dans le concret avec la contribution de Gilles Bibeau.

En effet, le professeur Bibeau introduit son texte en soulignant ce rayonnement exceptionnel qu'a eu l'enseignement de Sapir: «Je ne m'étais pas rendu compte, écrit-il, à quel point il avait influencé mes professeurs et surtout mon premier maître, Jean-Paul Vinay. Cette influence n'était pas toujours directe, elle passait parfois par Troubetzkoy et Martinet.» Un témoignage tel celui du professeur Bibeau nous fait nous interroger sur les causes de l'absence de Sapir dans les dictionnaires alors que son enseignement à Yale transforma de multiples chercheurs en riches héritiers.

À la fin de son étude titrée «La contribution de Sapir à l'étude du langage», le professeur Bibeau propose de regrouper en trois vecteurs la contribution de Sapir à la linguistique: une recherche d'une «typologie universelle des langues», un intérêt pour les langues amérindiennes et, surtout, selon Bibeau, une contribution majeure en phonologie («étude psychologique des sons») par une explication des rapports entre les formes et les fonctions des signes. On pourrait reprocher au professeur Bibeau une sous-évaluation de l'influence Sapir. D'abord le rayonnement de Sapir déborde la linguistique, envahit et réoriente fondamentalement l'anthropologie culturelle. Mais l'influence déborde

4. Edward Sapir, *Anthropologie*, Introduction et notes de Christian Baudelot, Paris, Minuit, 1967, p. 7.

aussi le vaste réservoir des sciences humaines et même l'attitude générale dite scientifique. D'où le titre de notre table ronde embrassant l'héritage, et «scientifique» et «philosophique» du professeur de Yale. La contribution de Sapir englobe aussi rien de moins, comme l'écrit Baudelot, qu'«une réflexion épistémologique sur la pratique historique dans les sciences de la culture»⁵.

Ensuite, les trois apports en linguistique proposés par Bibeau expriment des réalités minimales qui peuvent porter à sous-évaluer le chapitre linguistique de l'héritage. Bibeau parle d'une abondante utilisation d'exemples amérindiens par le célèbre linguiste sans que celui-ci ait jamais publié une «description élaborée d'une langue ou d'une autre». C'est oublier ici la plus grande contribution de Sapir aux sciences linguistiques, c'est-à-dire le regroupement et la reclassification définitive par Sapir des souches linguistiques américaine septentrionale en six catégories principales. Cette reclassification établie en 1929 est encore utilisée aujourd'hui dans l'étude des langues nord-américaines⁶. L'apport de Sapir à la linguistique fonctionnelle ne doit pas non plus faire penser que celui-ci était d'allégeance fonctionnaliste. Comme le spécifie Baudelot, si Sapir se réfère fréquemment à l'analyse fonctionnaliste, c'est, la plupart du temps, pour contester ce type d'analyse dont il ne cite d'ailleurs aucun représentant⁷. En tout cas, le fonctionnaliste le plus célèbre, Malinowski, rejette le concept de «survivance» que Sapir redéfinit à la manière diffusionniste et utilise abondamment⁸. Si Sapir a accentué l'importance de la fonction des unités grammaticales en linguistique, il n'a pas pour autant transposé son accent dans l'objet

5. *Ibid.*

6. Notes de C. Baudelot, in Edward Sapir, *op. cit.*, p. 377.

7. *Ibid.*, p. 367.

8. *Ibid.*, p. 378.

anthropologique. Si la fonction nécessite et engendre l'analyse phonologique, il faut spécifier que chez Sapir cela n'a aucunement donné lieu à un déterminisme linguistique, quel qu'il soit, dans la configuration de l'ensemble culturel.

En bref, le mot manquant lorsque le professeur Bibeau nous parle des multiples interconnexions entre les disciplines opérées par Sapir, c'est peut-être le terme «anthropologie» qui recouvre pourtant la moitié de l'œuvre de Sapir.

L'étude de notre collègue David Fielding, elle, est consacrée non pas à l'héritage scientifique de Sapir, qu'il soit linguistique ou anthropologique, mais à l'héritage philosophique constitué par l'énorme pavé du principe de relativité linguistique dans la mare de la théorie de la connaissance.

On peut redécouper sa démonstration en trois temps: il décante le travail de Sapir de celui de Whorf, il identifie le point d'observation de Sapir comme étant celui de Platon, de Kant ou autre tenant d'épistémologie rationaliste, il développe le programme phonologique du maître. Fielding s'interroge, ainsi que plusieurs, sur la part qui revient à chacun dans la célèbre hypothèse si controversée dans les milieux de la sociolinguistique. Son jugement est clair: seul Whorf est relativiste, Sapir est au contraire universaliste, genre «newtonien» spécifie Fielding. Whorf cite même Sapir hors-contexte, raconte Fielding; les deux hommes vivent dans deux mondes de discours différents, Whorf serait un néo-empiriste s'abreuvant à la définition behaviouriste de la pensée comme discours intériorisé alors que Sapir, avec la «réalité psychologique» des phonèmes postulée dans sa phonologie, serait un pur platonicien («Sapir croyait que l'entité psychologique avait une priorité logique aux dépens de l'entité empirique»). Voilà pour la décantation: l'hypothèse Sapir-Whorf est un mariage du conditionnement discursif behaviouriste et de la théorie idéaliste de la connaissance. Whorf a

apposé une théorie du conditionnement sur une théorie idéaliste de l'inconscient expérimentée par Sapir le phonologue. Voilà la différence entre les deux hommes et l'impossible fécondité du mariage de leurs idées selon Fielding qui consacre toute son attention, comme le titre même de sa contribution l'indique, à l'hypothèse Sapir c'est-à-dire au programme phonologique.

Je n'ai pas à reprendre la liste des remarques fort pertinentes que Fielding adresse au phonologue observateur et interprète de la situation phonologique expérimentale vécue par l'informateur-natif. Cette suite de descriptions des difficultés illustrée de nombreux exemples fait aboutir à la conclusion qu'il y a place pour une marge d'interprétations et de choix aussi bien dans l'esprit du natif-informateur que dans celui de l'anthropologue-investigateur. Les quelques exemples fournis par Fielding à même sa propre langue maternelle et son propre dialecte convainquent de la pertinence du problème soulevé concernant les limites et les tangentes aléatoires du travail phonologique. D'autant plus que cela réintroduit un coefficient de relativité qui n'est peut-être nul autre que celui que Fielding croit évacuer en faisant divorcer Whorf et Sapir; et ceci, pour deux bonnes raisons.

La première est que Whorf est lui aussi un phonologue expérimenté dont l'indéniable preuve est sa découverte devenue, malgré les spécialistes, notoire; à savoir son déchiffrement des signes mayas basé sur l'hypothèse phonétiste abandonnée alors depuis cinquante ans par les mêmes spécialistes⁹. La seconde raison c'est que l'acte phonologique, la mise en rapport entre la forme et la fonction du phonème, est pratiqué d'une façon différente d'une langue à une autre. Fielding le rappelle lui-même lorsqu'il définit l'espace

9. John B. Carroll, «Introduction» à *Language, Thought, and Reality, Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, Massachusetts, M.I.T., 1956, p. 14, 15 et 31.

inconscient de l'acte pour le natif¹⁰. Et c'est précisément cette relativité que Whorf étudie lorsqu'il est d'abord séduit par les «root-ideas» du langage hébraïque quand il découvre l'ouvrage de Fabre d'Olivet, puis quand il invente le concept d'«oligosynthèse» pour qualifier aussi bien les langues maya et aztèque que la juive. Whorf était donc déjà fort riche lorsqu'il reçut l'héritage de Sapir!

Si nous nous fions à l'éditeur de Whorf, John B. Carroll, voici ce qu'il en est de l'hypothèse pas-encore-célèbre mais non moins déjà-renommée-en-tous-sens. Carroll écrit que «the theory of linguistic relativity (is) foreshadowed in Whorf's theory of oligosynthesis¹¹». Mais l'éditeur remarque aussi que la théorie oligosynthétiste disparaît des références whorfiennes après que l'ingénieur d'Hartford devient l'étudiant du professeur de Yale en 1931¹². Et alors... «The idea of linguistic relativity did not emerge in a full-fledge form until after Whorf had started studying with Sapir¹³». S'agit-il de la même théorie? Sûrement pas; Sapir est intervenu («Sapir most certainly shared in the development of the idea¹⁴»). Mais il est difficile de dire dans quelle mesure exactement. En tout cas, selon Carroll, le «phonetic symbolism», c'est-à-dire le postulat phonologique, était dans le décor. Nous voyons dans cette rencontre devenue historique deux hommes qui sont bien loin de s'opposer. *Fielding* les oppose même dans leur méthodologie respective différemment personnalisée mais il faudrait vérifier si l'anonymat revendiqué par les natifs hopis ne

10. «... La perception et la production de la langue à un niveau général au-dessous de la conscience» écrit Fielding.

11. J.B. Carroll, *op. cit.*, p. 25.

12. *Ibid.*, p. 16 et 32.

13. *Ibid.*, p. 26.

14. *Ibid.*, p. 27.

s'applique pas à plusieurs groupes ethniques amérindiens.

Qu'est-ce que Sapir a ajouté à l'oligosynthèse en 1931 pour qu'apparaisse en 1935, 4 ans plus tard, les premières formulations whorfiennes de la relativité linguistique¹⁵. Un espace inconscient contenant la réalité des idées de Platon ainsi que le voudrait Fielding? Sûrement que l'espace subliminal de l'acte de signification est un apport de Sapir à l'hypothèse. Sapir est l'un des rares ethnologues de son époque — c'est la raison première de sa notoriété scientifique — à construire un pont entre la culture et l'activité psychologique, nous apprend Baudelot; et c'est lui qui découvre la matière avec laquelle on peut construire un tel pont: le langage. En plus du champ inconscient de l'opération, Sapir a indiqué à Whorf la technologie douce avec laquelle opérer c'est-à-dire la linguistique. Bien sûr Whorf s'intéressait déjà à la linguistique en 1924, 4 ans avant sa première rencontre avec Sapir. Mais c'est Sapir qui lui enseigna non pas la relativité linguistique mais bien la relativité culturelle, c'est-à-dire l'interdépendance du groupe et de chacun des individus qui le composent, bref une conception psychologiste de la culture qui permet de faire le joint entre l'ethnologie et la psychiatrie¹⁶. Whorf n'a donc pas hérité que d'un inconscient, mais bien d'un inconscient collectif identifié au corps social nettement délimité comme Sapir l'avait lui-même appris de l'ethnologue Boas. Désormais cultivé et psychanalysé, l'ingénieur de Hartford a aussi relativisé son idée oligosynthétique au contact du multiculturalisme. Ce qui fait que l'hypothèse devient presque invincible. On peut donc préciser l'apport de chacun de la façon suivante: 1) Whorf a découvert théoriquement puis expérimentalement l'existence d'oligo-éléments langagiers; 2) Sapir a découvert l'existence d'un incons-

15. *Ibid.*, p. 18.

16. C. Baudelot, in Edward Sapir, *op. cit.*, p. 24, 25, 29 et 31.

cient linguistique culturel observable; 3) Whorf, et Whorf seul, a formulé l'hypothèse de la relativité linguistique; les formulations whorfiennes sont utilisées même dans les études sur Sapir lorsque vient le temps de formuler l'hypothèse¹⁷.

Tel est le portrait de la principale proposition philosophique héritière de Sapir. L'héritage de Sapir ne s'arrête ni à la linguistique ni à l'anthropologie. Mais le principal héritier, sans aucunement vouloir discréditer les multiples autres, c'est l'ingénieur de Hartford. Qui, à son tour, sans figurer dans les dictionnaires ou encyclopédies, continue de mettre en crise les multiples disciplines des sciences humaines et des sciences du langage regroupées maintenant autour de la sociolinguistique ou encore de la cybernétique de la perception. L'hypothèse Sapir-Whorf est peut-être la découverte anthropologique et épistémologique du siècle. Plusieurs érudits qui la commentent se trompent et s'embourbent¹⁸; on n'en saisit pas tout de suite le décentrement de raison qui lui est conséquent. Si l'hypothèse Sapir-Whorf s'avère un jour suffisamment vérifiable, donc vérifiée, plus rien ne sera pareil dans l'histoire du savoir et des civilisations des hommes.

17. Un bel exemple est l'introduction de Beaudelot à Sapir, *op. cit.*, p. 20, note 21. À souligner l'absence de Whorf dans l'index analytique de Beaudelot.

18. Notamment Joshua A. Fishman, «The Sociology of Language: Yesterday, Today and Tomorrow», in R.V. Cole, *Current issues in Linguistic theory*, Bloomington, Indiana Univ. Press, 1977, p. 51-75; du même auteur, «Whorfianism of the Third Kind», in *Language in Society*, vol. 11, apr. 82, p. 1-14. Fishman voit dans l'hypothèse un déterminisme linguistique que Sapir et Whorf ont tous deux combattu à leur façon. Aussi, les déductions morales de Fishman (ex. «Man is not free», 1977, p. 52) sur les conséquences de la validité de l'hypothèse témoignent d'un ethnocentrisme pourtant décrit par Whorf comme un véritable obstacle épistémologique à l'apprentissage d'une vision du monde propre à une culture étrangère.

Entre temps les recherches se poursuivent. Continuant la vaste enquête entreprise par Whorf sur la communauté hopie exceptionnellement rationnellement différente de notre communauté occidentale, Dorothy Eggan a étudié l'inconscient hopi via un corpus de 700 rêves, en tenant compte des différentes propositions de l'hypothèse de la relativité linguistique¹⁹. Le résultat de l'enquête Eggan est troublant; on comprend parce qu'on voit «subliminalement» diraient Sapir et Whorf, tous les mécanismes de conditionnement rationnel et affectif qu'une société inculque à ses membres via une manipulation des éléments oligosynthétiques dont la puissance est ignorée des manipulateurs eux-mêmes. Nous sommes à deux doigts de pouvoir énoncer et pratiquer le rêve de Sapir d'une science générale de la conduite.

Notre collègue Bibeau ressent tout le poids de l'influence Sapir lorsqu'il fait allusion à une souhaitable étude de ce genre qui aurait pour objet le joual et la société québécoise. Et il tire son chapeau au linguiste devenu anthropologue. Je n'ai voulu intervenir que pour montrer brièvement que cette capacité de multiplier les points de vue sur l'être humain qu'avait Sapir en combinant linguistique, ethnologie et psychologie, il a su la transmettre à plusieurs, dont certainement un ingénieur chimiste qu'il transmuta en épistémologue: Benjamin Lee Whorf (1897-1941).

19. Dorothy Eggan, «Le rêve chez les Indiens hopis», in R. Caillois et G.E. Von Grunbebaum (dir.), *Le Rêve et les Sociétés humaines*, Paris, Gallimard, 1967, p. 213-240.